

Emma Doude van Troostwijk

Traduire doucement : *Vlinderlicht vertalen*. Extraits d'un journal de traduction

Référence électronique :

Emma Doude van Troostwijk, « Traduire doucement : *Vlinderlicht vertalen*. Extraits d'un journal de traduction », *Quaderna* [en ligne], 8 | 2025, mis en ligne le 31 décembre 2025, URL : <https://quaderna.org/?p=1444>.

Tous droits réservés.

Traduire doucement : *Vlinderlicht vertalen*

Extraits d'un journal de traduction

Ma thèse de recherche-crédation¹ intitulée *L'événemanque : traduire en bilingue*, s'intéresse au geste du traduire. C'est-à-dire que je cherche ce que le corps traduisant fait au texte, ce que le texte traduit fait au corps de celle ou de celui qui écrit avec ses langues. L'hypothèse est que traduire en bilingue, n'est pas faire passer et rendre présent un texte dans une autre langue mais que le, la traducteur.ice ouvre au point de contact dans et avec ses langues, des lieux autres, traversés par des manques qui créent des événements : c'est cela que je nomme événement. Pour penser la traduction en bilingue depuis la place du corps traduisant, j'interroge des traducteur.ices sur leur pratique. J'éprouve moi aussi ce que fabrique le processus de traduction. Pour cette recherche, j'ai choisi de traduire les œuvres poétiques complètes de M. Vasalis², en dialoguant avec mes langues : le néerlandais et le français. Traduire M. Vasalis, c'est d'une part rendre hommage à une écriture qui a énormément influencé la mienne ainsi que celle d'une quantité d'auteur.ices néerlandophones. C'est d'autre part, rendre accessible au monde francophone une œuvre majeure du XXème siècle, dont le contexte d'après-guerre et les thèmes abordés résonnent fortement avec la période contemporaine. La traduction des œuvres complètes de M. Vasalis, est accompagnée par la tenue d'un journal de traduction-crédation, dont je vous présente ici quelques extraits.

Emma Doude van Troostwijk

¹ Le titre de travail complet de ma thèse est *L'événemanque [Lacunes et Lucarnes/ Plek en vlek] : Traduire en bilingue*

² M. Vasalis, *Verzamelde gedichten*, Amsterdam, Uitgeverij Van Oorschot, 2002.

2 décembre 2025

Sotto voce

Zoveel sorten van verdriet,
Ik noem ze niet.
Maar een, het afstand doen en scheiden.
En niet het snijden doet zo'n pijn
Maar het afgesneden zijn.
Nog is het mooi, 't geraamte van een blad,
Vlinderlicht rustend op de aard,
Alleen nog maar zijn wezen waard.
Maar tussen de aderen van het lijden
Niets meer om u mee te verblijden:
Mazen van uw afwezigheid,
Bijeengehouden door wat pijn
En groter wordend met de tijd
Arm en beschaamd zo arm te zijn³.

Sotto voce

Tant de sortes de chagrins,
Je ne les nomme pas.
Mais un, renoncer et séparer,
Où couper fait moins mal qu'être coupé
C'est encore beau, le squelette d'une feuille,
Reposant doucement sur la terre,
L'existence dépouillée
Mais entre les veines de la souffrance
Rien ne reste pour vous réchauffer
Les mailles de votre absence,
Tenues ensemble par un peu de douleur
Grandissent avec le temps.
Pauvre et honteux d'être si pauvre.

³ M. Vasalis, *Verzamelde gedichten*, Amsterdam, Uitgeverij Van Oorschot, 2002, p.68.

Sotto voce est l'un des textes les plus célèbres de M. Vasalis. Souvent dit aux enterrements, il fait résonner ce que perdre signifie dans la coupure, le manque qui s'ouvre. Ce poème, je l'ai entendu pour la toute première fois à T'Harde, autour de la table en bois de cerisier de mes grands-parents. Oma cuisinait le *stampot* et opa, qui perdait déjà doucement la tête, a récité ce poème par cœur, les larmes aux yeux. Nous étions debout, les mains sur les dossiers de nos chaises, écoutant *Sotto voce* résonner dans sa voix d'un néerlandais trop vieux.

C'est par ce poème que je l'ai rencontrée, M. Vasalis et sa langue qui rime et qui chante, une langue qui me dépasse de loin, dont je ne retiens au premier abord que l'émotion de ce vieux monsieur parti ce matin vers son dernier sommeil. Là où les mots seuls consolent.

Maar het snijden doet wel pijn.

Je me rends compte en reprenant le geste de la traduction, que je connais *Sotto voce* par cœur moi aussi. Comme en négatif de ce grand-père à qui je dois l'amour des langues, la sienne s'est imprimée malgré moi dans ma mémoire.

10 décembre 2025

Je traduis avec mon néerlandais lacunaire. Dans la toute première tentative de traduction de *Sotto Voce*, *vlinderlicht* était devenu lumière-papillon. J'ai récité le poème en français à mon père un soir. Il était au volant de sa voiture. Il m'a écoutée jusqu'au bout, yeux fixés sur la route, sourire aux lèvres, avant de dire, tu as traduit *vlinderlicht* littéralement. Ce n'est pas *vlinder*, papillon et *licht*, lumière. *Vlinderlicht* est une expression. Cela signifie, doucement.

Traduire *Vlinderlicht*, traduire doucement. Apercevoir à travers les mailles des mots, ce qu'un poème fait au corps. Je suis en train de lire *Antidote au culte de la performance, la robustesse du vivant* d'Olivier Hamant. Il écrit : « lorsque nous résolvons des problèmes, nous employons la méthode scientifique : observation, raisonnement, conclusion. Si cette méthode permet bien d'apporter des réponses, elle présente le risque, après plusieurs cycles de raisonnement, d'oublier la question de départ. [...] La démarche artistique - observation, raisonnement, question - répond aux limites de la démarche scientifique. L'artiste observe et est touché. C'est son rôle de "paratonnerre". En réponse, il fabrique l'œuvre d'art, et à force de travail, il identifie son obsession, et donc sa question. [...] Comme le dit Pierre Soulages, "c'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche". Les artistes sont avant tout des fabricants de questions. En alliant démarche scientifique et artistique, une approche plus lente par nature, nous faisons passer un test de robustesse à nos questions, un prérequis indispensable⁴. »

Est-ce que c'est ça que traduire avec le manque fait ? Est-ce qu'il crée, en forçant à une approche plus lente, l'événement d'une question ? Un mot manque et m'oblige à m'arrêter. À mettre mon envie de productivité sur pause. Je me trompe. Traduis lumière et papillon d'abord. Dois demander conseil à ceux qui parlent ma langue mieux que moi. Je dois apprendre ce que ce mot cherche à me dire, ce que M. Vasalis cherche à communiquer à travers lui. Le texte m'oblige à travailler doucement, à me mettre à son service. À éprouver l'incertitude. À écouter.

⁴ Hamant Olivier, *Antidote au culte de la performance, la robustesse du vivant*, Paris, Tracts, Gallimard, 2023, p.26.

16 décembre 2025

“Alles wat waar is, moet in vers geschreven zijn
in een geheimtaal, zelfs waarschijnlijk nog op rijm
wat waar is kan alleen worden bewaard
op gestileerde wijze, uitgespaard”⁵

Tout ce qui est vrai doit être écrit en vers
dans une langue secrète, très certainement rimée
ce qui est vrai ne peut être gardé
que de manière silencieuse et économe.

⁵ Meijer Maaike, *M. Vassilis: Een biografie*, Amsterdam, Van Oorschot, 2011, p.1.

3 janvier 2026

Je reprends l'écriture de ce journal de traduction. Je relis la citation notée avant les vacances, extraite du journal de M. Vasalis. « Tout ce qui est vrai doit être écrit en vers dans une langue secrète, très certainement rimée. Ce qui est vrai ne peut être gardé que d'une manière économe et silencieuse. » Quelque chose dans ces mots, touche à un sens profond de ce que je nomme événement. Cette langue secrète, faisant ici référence au poème, est aussi celle dans laquelle je tente d'entrer par une double porte. La porte de la langue poétique, celle de M. Vasalis avec son système de vers, de rimes d'obsessions récurrentes (je compte dans le recueil *Parken en Woestijnen*⁶ trois poèmes contenant le mot automne dans le titre), sa quête d'un style à l'os, où chaque mot doit contenir à lui seul un monde.

Et la porte, ouverte "*op een kiertje*", entrouverte juste assez pour percevoir la lumière et sentir la douce chaleur de la pièce cachée derrière : la porte de la langue néerlandaise qui est pour moi à la fois secrète et révélée, qui me fait entrer dans un monde fragmentaire.

Je peux décrire mon rapport à la langue de M. Vasalis comme le spectacle d'une de ces toiles de l'école flamande, *Paysage d'hiver et le massacre des innocents*⁷ de Bruegel par exemple. Je m'imagine marcher dans les salles du musée. Voir la toile à distance. M'arrêter un instant. Contempler les toits des maisons enneigés, les arbres nus qui se découpent sur un ciel gris, la grande étendue blanche prenant tout le tableau. Deviner une quantité de personnages, des hommes et des femmes, des chevaux et des chiens. Regarder les lances en lignes droites vers le ciel. Être frappée par les couleurs, la netteté des traits. Je suis émue. Je m'approche.

Ce qui m'apparaissait d'abord comme une scène d'hiver paisible, dans le calme de la neige qui craque sous les pas, disparaît.

Je vois des soldats défonçant la porte d'une maison, des femmes à genoux, mains tendues, suppliantes. Mon regard se pose sur une armée en cotte de maille, mes yeux se perdent dans ce champ de bataille jusqu'à se fixer soudain sur un minuscule oiseau dessiné d'un seul trait, volant au-dessus d'une flaque gelée.

Je ne vois plus que lui.

Au milieu des ruines, je me concentre sur un minuscule oiseau, un étourneau sûrement, peint là, sur cette étendue encore blanche, dans le moment juste avant que la neige ne se colore de rouge. Je le regarde et je me demande, pourquoi avoir peint un étourneau ici, de cette manière, à cet endroit. Un oiseau comme une parenthèse, un secret figé au milieu de la violence.

Traduire M. Vasalis me fait le même effet. Quand je lis ses poèmes, avant de traduire, je vois des formes et des couleurs, une musique qui m'attire.

Je m'approche.

Le poème devient net. Je me rends compte de l'étendue d'un désastre qui échappe à ma compréhension. Le manque rôde. J'ai peur, je résiste à l'idée de refermer le livre et cherche du bout du doigt un vers, un mot qui me touche sans vraiment savoir pourquoi. Un seul petit mot que je ne comprends même pas parfois. Un secret. Je répète le vers, le mot en boucle et je me demande pourquoi avoir écrit ce mot-là, de cette manière, à cet endroit. J'entre dans une vérité secrète à laquelle je n'accède que par l'émotion.

⁶ M. Vasalis, *Parken en woestijnen*, Amsterdam, van Oorschot, 2009.

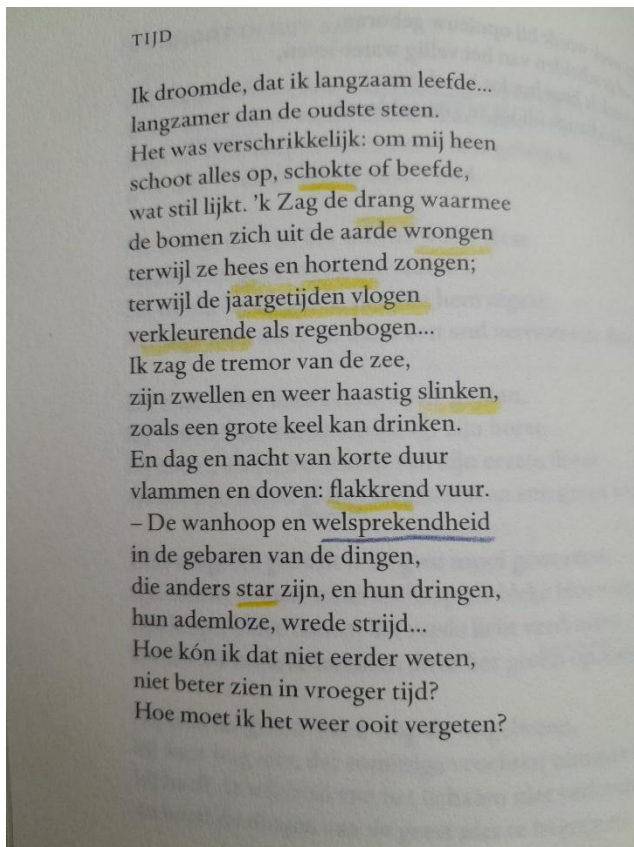
⁷ Peter Brueghel Le Jeune, *Paysage d'hiver et le massacre des innocents*, Munich, 1597, dimensions 105.2×166.8 cm, Le bavaois public de la réunion des tableaux.

6 janvier 2026

Ce matin je relis le poème de *Tijd*⁸ et je bute sur mon incapacité à saisir le sens de certains mots. Il faudrait inventer un protocole du manque, voir comment traduire sans saisir, laisser le texte à son secret.

Essayons, pour jouer, les règles suivantes :

1. Souligner tous les mots que je ne comprends pas
2. Traduire le reste du poème en laissant des trous à la Anne Carson⁹
3. Faire une liste des mots inconnus et chercher leurs définitions
4. Traduire à nouveau



⁸ M. Vasalis, *Verzamelde gedichten*, Amsterdam, Uitgeverij Van Oorschot, 2002, p.68.

⁹ Carson Anne, *If not winter: fragments of Sappho*, New York, Knopf Doubleday Publishing Group, 2009.

Temps

Je rêvais/ J'ai rêvé que je vivais lentement...
plus lentement que la plus vieille pierre
c'était terrible : autour de moi
tout, [...] ou tremblait
ce qui semblait silencieux/inanimé.
Je voyais [...] avec laquelle les arbres se [...] de la terre
pendant qu'ils chantaient [...]
pendant que [...]
[...] comme des arcs-en-ciel...
j'ai vu le tremblement de la mer, son gonflement et son [...],
comme peut boire une grande gorge.
Et jour et nuit de courte durée
brûler et étouffer : [...] feu.
le désespoir et [...]
dans les gestes et les choses,
qui sinon sont [...], et leur urgence,
leur lutte essoufflée et cruelle...
Comment n'ai-je pas pu le savoir plus tôt,
ne pas mieux le deviner ?
Comment dois-je l'oublier à nouveau ?

À cette première traduction, faite après une seule lecture, je remarque qu'aux lacunes de la lecture, s'ajoutent les lacunes de la traduction. Quand je m'attèle à traduire, la langue de M. Vasalis se fait de plus en plus secrète. Ici, comme dans le tableau de Brueghel, le zoom, c'est à dire l'entrée par l'écriture dans le texte, le moment où mes yeux lisent *Tijd* et ma main droite, tenant un bic bleu, écrit Temps, ce moment-là révèle l'événement. Je réalise que les mots que je pensais connaître en lisant deviennent lacunaires au moment où je tente de les saisir pour les écrire à mon tour.

7 janvier 2026

Je pense à *taches blanches*¹⁰ d'Emmanuel Hocquard. Il écrit « quand je parle de traduction en français de poésie américaine d'aujourd'hui comme d'une contribution à la littérature française d'aujourd'hui, quelle est à mes yeux la nature de cette contribution ? Je suis tenté de répondre : une déchirure. Ou un trou. Ou encore une tache blanche ». La citation est suivie de la *Carte de l'océan* de Lewis Carroll. Une carte entièrement blanche, uniquement visible par ses bords. C'est l'effet que m'a fait la traduction du poème *Tijd* hier.

Il y a quelques jours, j'écrivais dans ce carnet sur ce minuscule oiseau qui m'a tant bouleversée dans *Paysage d'hiver et le massacre des innocents*. Comme pour lui, je ne peux ici détourner le regard. Je me cogne aux mots secrets. Ils font événement. Parce que je ne les comprends pas, ils me forcent à les regarder vraiment. Ils me font entrer dans l'épaisseur du langage. Et par cette même entrée, ils disparaissent, ne laissant dans leur sillage que le tracé de leurs lettres, comme la *Carte de l'océan*. C'est l'existence d'un mot inconnu dans ma langue maternelle qui me fait réaliser mes lacunes. C'est une déchirure dans ma langue qui me dit, tu me parles, oui, mais tu ne me maîtrises pas. Je te dépasse.

Dans un même temps, c'est parce que mon bilinguisme est lacunaire que je m'arrête à ces mots, que je les fais exister, qu'ils prennent de la place : je ne connais pas un mot et une lucarne s'ouvre. Événement et manque sont deux gestes articulés. Je suis forcée à l'arrêt. Je me souviens. Je dois traduire doucement, *vlinderlicht*.

¹⁰ https://writing.upenn.edu/epc/orgs/bureau/EH_f.html, site consulté le 29 janvier à 14h09.

8 janvier 2026

schokte / drang/wrongen/ bees/ hortend/ jaargetijden/ verkleurende/ slinken/ flakkrend/ welsprekenbeud/ star

Ces mots que je ne comprends pas deviennent les étourneaux du poème *Tijd*. Ils sont ces lucarnes de sens, taches blanches vacantes d'une langue qui s'échappe et apparaît comme s'échappant. Au plus je zoome, au plus l'oiseau fait place à une tache, ce *vlek* insaisissable qui va disparaître une fois que je me serai levée de ma chaise, que j'aurai retiré le plaid rouge posé sur mes genoux, me serai penchée sur ma bibliothèque pour en tirer le gros dictionnaire français-néerlandais, y aurai promené l'index pour y trouver le sens du mot secret.

Je réalise qu'en cherchant à définir ce qu'un mot signifie dans ma langue, je le fais à la fois apparaître dans mon réseau de sens et disparaître pour un moment du secret.

schokte / drang/wrongen/ bees/ hortend/ jaargetijden/ verkleurende/ slinken/ flakkrend/ welsprekenbeud/ star

Ces mots ne seront bientôt plus des lacunes. Je ne pourrai plus les rêver, les veiller comme l'on veille sur un corps mort, encore là et déjà absent.

En les faisant entrer dans ma langue, je les arrache pour un temps au néerlandais qui m'échappe, je les fais naître jusqu'au moment de l'oubli, de la maladie, du trou de mémoire, de l'approximation qui feront revenir ces mots à leur état de secret.

En les faisant vivre je les arrache du *vlek*, de cette tache blanche, de ce lieu hors de tout lieu. Je leur donne un corps. Même plus, je les fais passer par mon corps, je les assimile, les tord dans tous les sens pour régurgiter un mot qui leur ressemble dans mon autre langue, le français. Pour exister, les mots secrets doivent être incorporés.

9 janvier 2026

En relisant les notes d'hier, je réalise que les mots ont, comme nous, une vie. Ils naissent comme nous naissons, arrachés à la tache blanche parce que découverts, nommés et connus. Ils se transforment dans certaines bouches, certaines maisons et usages, grandissent lorsque nous les utilisons et leur donnons du sens. Puis ils meurent, sont oubliés, disparaissent. Je m'imagine tous les mots que je parle, ceux-là que j'écris en ce moment même comme des fantômes, disparus avec celles et ceux qui les ont, un jour de leur vie, découverts et adoptés. Ils disparaissent et reviennent lorsqu'une bouche, quelque part, décide de briser le secret en les apprenant / traduisant/ écrivant. Est-ce qu'apprendre/traduire/ écrire c'est transpercer le secret ?

Je remercie Lynn van der Zaag représentante de l'éditeur Van Oorschot pour l'autorisation de reproduction des poèmes de M. Vasalis.